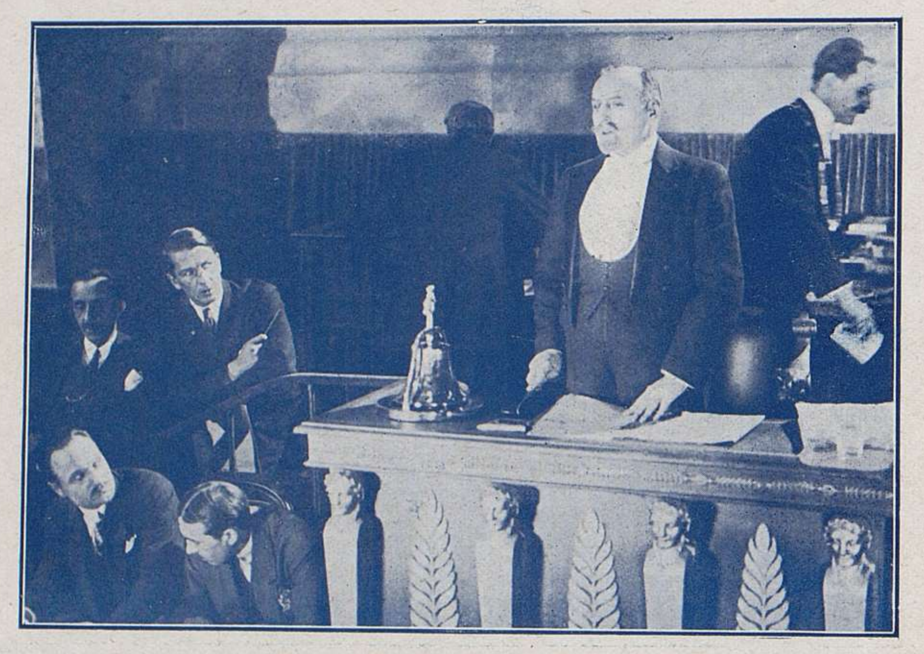
"LES NOUVEAUX MESSIEURS"



Le Président de la Chambre (Arvel) essaie vainement de calmer l'extrême gauche...



...qui manifeste bruyamment.
Ces deux scènes sont tirées du film que Jacques Feyder vient de terminer, d'après la pièce de Robert de Flers et Francis de Croisset, pour Albatros et Séquana-Film.
Les Films Armor, concessionnaires pour la France et ses colonies.

L'ÉCLAIRAGE AU STUDIO

par FRANK-DANIAU-JOHNSTON, chef-opérateur.

L'ART de conduire l'éclairage au studio présente, pour le metteur en scène et l'opérateur, une difficulté constante.

Des appareils perfectionnés, des temps de pose bien réglés, ne donnent souvent qu'un médiocre résultat à l'écran, sans le judicieux emploi de cette arme terrible ou... merveilleuse : la Lumière.

Il faut donc acquérir la facilité de diriger ses effets, de les classer, de les ordonner, pour obtenir, dans les vues lointaines, rapprochées, ou de gros plans, une photographie artistique et de tonalité continue.

Les graduations de la pellicule négative, qui vont du noir au blanc, en passant par une quantité de gris différents, nous offre la possibilité d'obtenir tous ces effets. La connaissance du métier de l'opérateur consiste à s'en servir dans des proportions suffisamment justes pour obtenir, à sa guise, des effets différents.

Quels sont donc les facteurs permettant l'obtention du négatif qui donnera la belle image?

On peut les classer en deux catégories bien distinctes : 1° les travaux artistiques, 2° les travaux techniques.

Les travaux artistiques consistent en l'aménagement du décor, la disposition des sources de lumière, d'ambiance et de contrastes, le jeu des acteurs dans ces lumières. Avec le metteur en scène, guidé par ses demandes au point de vue scénique, l'opérateur développera ses connaissances pour obtenir l'effet désiré; après les tâtonnements inévitables, l'effet artistique sera obtenu, l'œil satisfait. Inondé de lumière un décor est toujours agréable à regarder.

La scène étant répétée, on va tourner, oui mais... par l'intermédiaire de l'objectif, madame la pellicule négative va émettre ses observations, et, c'est ici que commence la deuxième catégorie des travaux dotés d'un si grand nom ; les travaux techniques et là, souvent, malgré toutes les compétences voulues il y a l'inconnu, le grand X. Essayons donc d'apercevoir ce qui va se passer.

L'œil humain voit les objets avec leurs valeurs et leurs coloris naturels. Au studio cinématographique, dans certains cas, le manque d'intensité de lumière empêche l'emploi des émulsions orthochromatiques *avec écrans*. Le rendement photographique de l'objet enregistré sera différent de celui que l'œil humain a vu.

Cela sera souligné par les surprises que donneront des costumes, rouge, bleu, jaune, vert, orange, dont la valeur, traduite en noirs, gris et blancs, n'aura plus de relation directe avec la valeur des originaux. Il en est de même pour les tonalités des décors et aussi, hélas ! pour les différents modes de maquillage adoptés par des acteurs interprétant la même scène.

La tolérance du temps de pose par la pellicule négative change avec les émulsions, ainsi que la durée du développement. Et, souvent, deux émulsions de la même maison donneront des résultats différents, aussi bien en valeur photographiques qu'en conduite et durée du développement.

Heureux est le photographe qui, son cliché fait, passe dans sa chambre noire et développe ayant, présents à l'esprit, les effets désirés. Il lui est facile de conduire l'opération du développement. Mais, bien moins favorisé, l'opérateur de cinéma qui, dans la journée, aura exécuté quelquefois une trentaine d'effets et vues différents, n'aura que la seule ressource de confier son métrage — plusieurs boîtes de film souvent — aux services du développement, qui, malgré leur bon vouloir et leur compétence, si appréciée des opérateurs, traiteront la venue de l'image d'une façon... trop souvent empirique.

Le développeur qui travaille au jugé des images dont la grandeur est de 18 × 24 millimètres — images représentant parfois d'immenses décors à fond sombre ou les têtes des personnages n'ont pas la grosseur d'une pointe d'épingle — le développeur aura une difficulté énorme à définir le moment ou le cliché devra cesser d'être tenu dans le bain de développement !

Et combien d'autres inconvénients de fabrication, qu'il serait fastidieux

d'énumérer au lecteur et dont l'importance, minime au début, devient vite catastrophique à la projection.

C'est contre tous ces facteurs indépendants de leur volonté que les gens de la partie artistique ont à lutter et ce n'est qu'avec persévérance, et petit à petit, qu'ils arrivent à obtenir les résultats heureux que juge le public, sur ce dernier champ de bataille : l'Écran.

FRANK-DANIAU-JOHNSTON.

90 SECONDES AVEC BISCOT

Vous êtes-vous, une minute, imaginé le spectacle hilarant que peut présenter Biscot, chez son éditeur, minuscule derrière une masse imposante d'exemplaires de son récent bouquin, s'appliquant, en suçant son porte-plume, à griffonner les moult dédicaces de son service de presse? C'est à voir, je vous l'affirme.

Comme j'entrais dernièrement, le sourire aux lèvres et la main tendue, Biscot eut un geste comique d'impatience.

— Là ! C'est malin... Tu gâtes tout ! Et moi qui étais parvenu avec tant de mal à m'entourer d'une atmosphère de suffisante tristesse pour trouver une dédicace qui plût à une poétesse ! Tout est à recommencer ! Mais je ne sais pas si je retrouverai jamais assez de tristesse : ce sont des états si rares et si difficiles à saisir dans la vie.

Heureux Biscot !

— Dis-moi donc, s'il te plaît, pour les lecteurs de *Cinémagazine*, comment diable tu as été déterminé à écrire ton roman.

— Bien simple : c'est la conséquence d'un rêve...

— ...

— Étonnant ?... mais voilà : une nuit j'ai vu en rêve toutes les ribambelles de mes bonnes histoires du passé, des bons mots oubliés, de mes aventures de jeunesse — tu sais si j'en ai eues ! — Elles se tenaient toutes par la main et se rappelaient en chœur à mon bon souvenir. Au milieu d'elles, menant la danse, était un petit gars au pull-over d'un grenat éloquent, que j'ai reconnu pour être Flagada, un jeune copain de mes vingt ans, que je n'ai jamais revu mais que je n'avais pas oublié à cause, figure-toi, de ce pull-over qu'il arborait partout et toujours, même au bal et au fauteuil d'orchestre, au milieu de ses amis en smoking. Ça m'a attendri. Et puis j'ignore comment ça s'est produit : il me faisait tellement des yeux de myosotis qui semblaient dire : Ne nous oublie pas ! que je leur ai promis — c'est drôle, hein ! — de leur consacrer un livre ! Un livre, moi, t'entends ! C'était présomptueux, mais j'avais l'excuse du rêve...

— Pardi !

— A mon réveil, j'étais pris, j'avais donné ma parole, en dormant il est vrai, mais pour moi l'honneur est aveugle. Alors je me suis mis au livre ; je ne sais si j'ai réussi...

— Ton môme est épatant, il se tient sur ses pattes et il a quelque chose dans le ventre sous son pull-over, crois-moi. Demain, il sera célèbre à l'égal de Zig et Puce, Gueuledempeigne ou Antonin...

— Puisses-tu dire vrai ! Il en serait si fier Flagada !

ROBERT FRANCÈS.

SUR LES MAUVAIS FILMS

Il y a des films qui sont de mauvais films, il y en a d'autres qui sans être inintéressants sont quelconques et, disons-le, fort ennuyeux.

Erreur d'optique chez le metteur en scène, erreur psychologique parfois chez le scénariste ou le producer.

Bref, il y a de mauvais films, comme il y a de mauvaises pièces de théâtre ou de mauvais romans.

Mais les romans ratés ne causent un préjudice qu'à leur auteur et à leur éditeur, et n'entraînent pour autrui aucunes conséquences fâcheuses; il n'en est pas de même de la pièce de théâtre ou du film.

Il est facile en sortant d'une présentation qui ne fut pas heureuse de faire de l'esprit. Mais songe-t-on au tort considérable qu'un mot spirituel qui se colporte peut causer aux acteurs qui, eux, ont donné — bien que le film ne soit pas réussi — tout leur cœur, toute leur personnalité pour animer ce qui ne pouvait être animé?

Le mot rosse est une méchanceté et souvent une lâcheté.

Quand des images quelconques se succèdent sur l'écran dispensant l'ennui, songeons un peu aux acteurs qui risquent leur réputation — et leur gagne-pain.

Souvenons-nous que ces acteurs sont des travailleurs qui besognent durement — honnêtement et lorsque le mot « Fin » clôt une suite d'images banales ne sourions pas si des yeux rougis disent la peine et l'angoisse d'une jeune première.

Ce serait lâche et ne serait pas beau.

J. M.

LES FILMS DE LA SEMAINE

LE BEL AGE

Interprété par MARION DAVIES et JOHN MACK BROWN.
Réalisation de SAM WOOD.

Le Bel Age est une de ces « comédies de collège » chères aux Américains et chères aussi aux Européens tant il y a en elles de fraîcheur et de gaîté. C'est de la jeunesse en images ! Et *Le Bel Age* n'échappe pas à cette règle fort heureusement...

Marion Bright est très volontaire. Malgré les supplications de ses parents, elle a décidé de ne pas aller au collège de Bingham terminer ses études. Mais un jeune homme passe sous ses fenêtres et un des livres qu'il porte parvient assez curieusement dans les mains de la jeune fille. Elle l'ouvre et, à la feuille de garde, lit : « Bob Dixon, collège de Bingham ». Le soir même, elle déclare à ses parents étonnés, qu'elle ira à Bingham.

C'est un collège mixte fort étonnant où l'usage de l'automobile est interdit et qui possède une équipe de basket-ball imbattable. Aussi, étudiants et étudiantes s'y rendent, en manière de protestation, au moyen des véhicules les plus cocasses. C'est sur un char romain fait d'un tonneau scié, que Marion renoue connaissance avec Bob Dixon, en lui rendant son livre.

Elle ne se cache pas la nature de la sympathie qui l'attire vers le jeune homme. Elle a assez d'expérience pour cela. Les perles de son collier ne représentent-elles pas chacune un flirt? Elle craint bien d'avoir bientôt à y en ajouter une autre qui personnifiera Bob.

Bob semble avoir pourtant à Bingham une petite amie, Betty Carter. Qu'à cela ne tienne ; Marion usera des ruses féminines les plus éprouvées pour le conquérir. Bob est le maître du basket-ball. Elle voudra prendre des leçons particulières avec lui, et feindra de se trouver mal dans le parc, en un costume qui la révèle. Elle essaiera de l'attirer et de le retenir et n'y réussira pas trop mal.

Voici le grand match de basket-ball entre Claxton et Bingham. Marion, plutôt que de passer le ballon à Betty, sa rivale, préfère commettre des fautes. On la hue. Elle se retire. Claxton gagnera si, à la reprise, Marion ne vient se joindre à l'équipe de Bingham. Bob



JOHN MACK BROWN *et* MARION DAVIES *dans une scène du* Bel Age.

l'en supplie. Elle revient et semble rendre son équipe invincible ; Bingham est vainqueur. Bob l'aime, enfin ! Et maintenant qu'un sentiment profond la possède, elle sent la vanité de ses flirts antérieurs ; elle égrène les perles de son collier et n'en garde qu'une, celle qui personnifie Bob, et qu'elle fera monter solitairement en pendentif.

Dans ce film dont la mise en scène est remarquable, on trouve des scènes d'une folle gaîté comme cette cavalcade